A woman with long blonde hair, wearing a white long-sleeved top and a white wide-brimmed hat with a lace-like pattern, is shown in profile from the back, looking out over a harbor. The harbor is filled with many boats, and the background shows a town and mountains under a dramatic sunset sky with orange and purple clouds. The sun is low on the left side of the frame, creating a strong glow.

**FEU
MADAME
EDDY**

ADRIANA
KRITTER

Adriana Ritter

FEU MADAME EDDY

Nouvelle

Droits d'auteur © 2018 Adriana Kritter

Tous droits réservés

REPRODUCTION ET DIFFUSION INTERDITES

Photographie de couverture : Canva

De la même autrice :

- *K.-O.* – Roman – série complète (5 tomes)
- *L'EAU QUI DORT* – Recueil de nouvelles
- *28 JOURS AVANT J.-C.* – Roman (Tome 1)
- *UNE ANNÉE D'UN NOUVEAU GENRE* – Agenda
- *JOURNAL D'UN* (futur ex-) *MACHO* – Roman (Tome 1)

Province de Québec, 1954

Accoudée au bastingage, je vois s'approcher le port de Hull. J'aperçois les premières maisons et parviens même à distinguer le visage des promeneurs qui arpentent le quai. L'émotion me submerge, mais je m'efforce de la contenir. Ce n'est pas le moment. Je dois d'abord obtenir l'autorisation de descendre à terre...

Anxieuse, je me rends dans la cabine intérieure, aménagée en salon cosy. Bois exotique et velours, cristal de Baccarat... Charles n'a pas lésiné. Sitôt le contrat de mariage signé, il a utilisé une partie des bijoux qui composaient ma dot pour s'offrir ce yacht luxueux avec lequel il espère impressionner ses clients.

En m'entendant arriver, il lève la tête de ses précieux livres de comptes et fronce les sourcils. Je prends mon courage à deux mains et dis :

— Je voulais vous demander si...

— Ouvrez le coffre, m'interrompt-il, et donnez-moi les pierres. J'ai rendez-vous dans une heure avec

le commissaire-priseur qui doit expertiser le diamant bleu.

Sachant que mon mari déteste me voir intervenir dans ses affaires, je saute sur l'occasion :

— Tant mieux ! m'exclamé-je en m'exécutant. Je me réjouis de pouvoir raconter l'histoire du joyau à ce monsieur !

— Hors de question ! aboie Charles. Je ne veux pas de vous. Rien de plus incompatible que les femmes et le négoce !

Ravi qu'il soit tombé dans mon piège, je réponds d'un ton ingénu :

— Dans ce cas, me permettez-vous de descendre à terre ? J'aimerais faire quelques emplettes.

— Excellente idée ! Nous levons l'ancre à midi pile, soyez à l'heure !

Réprimant un tressaillement de joie, j'acquiesce. Aucun risque que j'aie du retard : ma joue droite se souvient encore de la seule et unique fois où j'ai manqué de ponctualité.

Le cœur tambourinant dans ma poitrine, je sors de la cabine et pousse un soupir de soulagement. Un coup d'œil à l'horloge m'indique que je dispose de trois heures de liberté. Première étape franchie !

J'attrape mon sac à main et descends du bateau à la hâte. En posant le pied sur le quai, je suis tellement émue qu'un vertige s'empare de moi. Prenant une longue inspiration, je me ressaisis, puis, sans attendre, demande mon chemin à un passant.

Malgré quelques erreurs de parcours, je finis par arriver à destination. Résolue, je pousse la porte du poste de police.

L'inspecteur-chef vient m'accueillir en personne. Il lisse sa moustache et, après avoir tenté en vain de discipliner un ventre qui prend ses aises, s'incline devant moi en déclarant d'un ton doux :

— Madame, que puis-je faire pour vous ?

Je le salue d'un signe de tête.

— Ma requête risque de vous paraître étrange. Je suis à la recherche d'informations sur ma famille.

Je lui montre alors la photographie que, d'habitude, je garde précieusement au fond de mon sac. Intrigué, mon interlocuteur chausse ses lunettes pour observer les personnes qui y sont représentées et qui posent en manteau long et chapeau devant les bâtiments d'une usine. Je continue mes explications :

— Cette femme brune au milieu, c'est ma mère. Je ne l'ai pas connue. Mon seul souvenir d'elle est cette photographie écornée. Je sais qu'elle a été prise à Hull. Reconnaissez-vous cet endroit ?

D'un coup, le visage de l'inspecteur-chef se ferme.

— Pas du tout, répond-il d'un ton sec. Je vous prie de m'excuser, mais nous avons des affaires autrement plus importantes à régler. Mes hommages, Madame.

Après une courbette, il tourne les talons, me laissant abasourdie au milieu du hall. Quelle mouche l'a piqué ?

Derrière moi, j'entends soudain une voix fluette s'exclamer :

— Je crois que je peux vous aider !

En me retournant, j'aperçois une vieille dame pimpante assise sur un banc.

— J'ai entendu des bribes de votre conversation, explique-t-elle d'un ton gêné. Désolée...

S'appuyant sur sa canne, elle se lève et s'approche, puis ajoute d'un air espiègle :

— Oh, et puis zut ! Je l'avoue : j'ai tout écouté ! J'espère que vous ne m'en voudrez pas. Je m'ennuie chez moi, mes enfants m'ont oubliée et mes amis m'attendent au cimetière, alors je me distrais au commissariat. Les agents me laissent tranquille : la vieille Ruby fait partie des meubles, à présent. Montrez-moi cette photographie !

Stupéfaite, mais conquise par ses traits bienveillants, je lui obéis. Après avoir longuement examiné le cliché jauni, elle déclare :

— Une conversation s'impose, ma chère !



Installées confortablement dans un salon de thé au décor suranné, nous savourons une tasse *d'Earl Grey* parfaitement infusé. Je m'impatiente pourtant. Les minutes filent à toute vitesse et, à ce rythme-là, je devrai repartir avant d'avoir pu obtenir le moindre renseignement !

— Il est temps de vous raconter toute l'histoire,

annonce Ruby en reposant délicatement sa tasse en porcelaine, mais, auparavant, j'aimerais vous poser une question un peu indiscreète : comment se fait-il que vous n'avez pas connu votre mère ?

Plus émue que je ne pensais l'être, je lui raconte le peu que je sais :

— Elle est morte en 1933, peu après ma naissance. J'ai été adoptée par un couple de joailliers de la région qui s'est ensuite installé à New York. C'est là que j'ai vécu jusqu'à mon mariage, il y a six mois.

— Félicitations ! Tous mes vœux de bonheur !

Je ne peux lui répondre que par un sourire crispé. Le bonheur et l'amour, je n'en ai pas encore vu la couleur ! Lors de mes noces, j'ai seulement échangé une cage contre une autre...

Néanmoins, je continue mes explications :

— Mes parents adoptifs n'ont jamais évoqué ma mère biologique. Un jour, cependant, mon père, en colère contre moi parce que j'avais désobéi, a crié : « Tu es bien comme elle, je vais te faire passer l'envie de te rebeller à coup de trique ! ».

Je pousse un soupir.

— Après ça, j'ai cherché discrètement des informations. Je n'ai trouvé que cette photographie, cachée dans le grenier au fond d'une malle. Vous savez où se trouvent les bâtiments qui y sont représentés ?

Ruby hoche la tête, puis répond d'un ton grave :

— En effet. Et l'inspecteur-chef aussi. C'est pour ça qu'il a réagi de façon si étrange : elle lui a rappelé

des événements qu'il préfère oublier.

— Il connaissait ma mère ?

— Je l'ignore, mais il sait qui sont ces femmes, comme, d'ailleurs, la plupart des habitants de Hull.

— Pourquoi ? S'agit-il de criminelles ?

— Absolument pas, bien au contraire ! Elles travaillaient à l'usine d'allumettes, un labeur très mal payé et extrêmement dangereux : les incendies se déclaraient sans cesse ! En 1919, lorsque la direction a augmenté la journée de travail à vingt heures, des ouvrières se sont organisées en syndicat et ont voté la grève. Elles ont fini par avoir gain de cause. Mais, rompant *in extremis* ses engagements, le directeur a fermé l'usine et elles se sont toutes retrouvées à la rue du jour au lendemain !

Sans s'en rendre compte, Ruby a élevé la voix, ce qui provoque chez les autres clientes froncements de sourcils et moues réprobatrices. Prise par son récit, la vieille dame n'y prête pas attention et poursuit :

— L'usine a été revendue. Mais, en 1933, un terrible incendie a eu lieu. Les portes avaient été verrouillées de l'extérieur et cinq ouvrières ont péri dans les flammes.

Sous le coup de la surprise, je lâche ma tasse qui se brise avec fracas sur la soucoupe, projetant alentour des éclats de porcelaine et des gouttes de thé. Même si je n'ai pas connu ma mère, savoir qu'elle est morte dans des circonstances aussi terribles me bouleverse.

— Je comprends votre émotion, murmure Ruby,

le regard voilé de tristesse, c'est une fin affreuse. Beaucoup de gens ici vous diront cependant que ces ouvrières troublaient l'ordre public et ne méritaient que le mépris. Moi, je peux vous assurer qu'elles étaient dignes du plus grand respect !

Mon interlocutrice s'exprime avec tant d'ardeur que je m'étonne :

— Vous semblez personnellement touchée...

Elle acquiesce d'un hochement de tête.

— Ma sœur, Marjolaine, faisait partie des victimes.

Ses yeux s'emplissent de larmes.

— Venez, ma chère, ajoute-t-elle en se levant soudain, je dois vous montrer quelque chose !

Sous le choc, je la suis sans broncher dans le dédale des rues. Tout en marchant, je pense à cette mère que j'aurais tant aimé connaître, une femme déterminée et courageuse qui s'est battue pour ses droits... Puis, je me rappelle ma propre enfance et l'éducation que j'ai reçue, empreinte de sévérité. La voix de mon père adoptif résonne encore à mes oreilles : « Les femmes doivent rester à leur place et obéir ; un point, c'est tout ! ».

— Nous sommes arrivées ! s'exclame soudain Ruby. Voici le bâtiment dans lequel votre mère et ma sœur ont trouvé la mort.

Les yeux fixés sur les murs gris, je suis tout à coup incapable de dire un mot.

En apercevant la plaque sur laquelle est inscrit le

nom de la rue, je suis prise de vertige. Chancelante, je me laisse tomber sur un banc. Paniquée, Ruby pousse un cri et se précipite vers moi.

— Claire, que se passe-t-il ?

— C'est la rue Eddy !

— En effet, c'est le nom du propriétaire de l'usine.

— C'est aussi le mien ! Enfin, celui de mon mari !

Je savais certes que mon époux descendait d'une grande famille d'industriels, mais mon père n'avait pas jugé nécessaire de me donner plus d'explications. Il s'était contenté de déclarer : « Charles est un très bon parti. Il fera fructifier ta dot. Tu feras son bonheur ».

Avec l'aide de ma guide, je réussis à reconstituer l'arbre généalogique de ma belle-famille : mon mari est bien le petit-fils d'Ezra Butler Eddy, l'homme qui fit construire l'usine et la dirigea jusqu'à sa mort, celui contre qui se révoltèrent sa mère et les autres ouvrières. Cette découverte m'émeut au plus haut point.

En entendant sonner la cloche d'une église, je me redresse d'un coup.

— Il est déjà 11 h 30, je dois partir ! Chère Ruby, du fond du cœur, merci ! Je ne vous oublierai pas !

— Moi non plus, mon enfant ! répond-elle, les yeux brillants. Surtout, prenez bien soin de vous ! Pour rejoindre le port, continuez tout droit, puis tournez à gauche et prenez ensuite la première à droite. Il se trouve au bout de l'avenue !

Après l'avoir serrée à la hâte dans mes bras, je me détache à regret. Un dernier regard en arrière, puis je me mets à courir. Même si la peur me donne des ailes, elle m'induit aussi en erreur... Après deux détours, j'arrive enfin sur le quai. Le soulagement m'envahit. Ralentissant, je prends le temps de souffler.

Hélas, à une centaine de mètres de ma destination, j'entends la cloche annoncer midi. Mon cœur bondit dans ma poitrine, tandis que je repars, en proie à la terreur. Jetant toute mon énergie dans ce dernier effort, je pose *in extremis* le pied sur la passerelle.

Charles m'attend, les yeux rivés sur sa montre.

— Vous êtes en retard, lance-t-il, glacial.

— Non, le douzième coup vient juste de sonner ! dis-je, haletante. Je...

Il m'interrompt.

— Vous insinuez que je ne sais pas lire l'heure ?

— Absolument pas, mais...

— La ponctualité n'est pas un vain mot dans ma bouche, déclare-t-il en m'assénant une gifle magistrale. Vous vous en souviendrez, que vous le vouliez ou non.

Sous la violence du coup, je m'écroule. Ma joue me brûle. Pourtant, cette douleur n'est rien, comparée au sentiment d'injustice et d'humiliation qui me submerge.

Sans un regard pour moi, Charles fait signe à l'équipage de lever l'ancre, puis s'accoude au bastingage, le sourire aux lèvres. Après avoir salué les promeneurs qui, depuis le quai, observent les manœuvres

de départ, il allume un cigare et jette l'allumette par-dessus bord.

À ses pieds, je tente de me remettre du choc.

Jusqu'à ce jour, bien consciente que mon mariage n'était qu'une alliance servant des intérêts financiers, je m'étais résignée à vivre une vie sans amour. Et, même parfois, douloureuse : ne pas obéir au doigt et à l'œil à mon époux signifiait subir ses remontrances et sa violence. Comme celles de mon père, avant... Passé, présent et futur semblaient se confondre dans un magma de tristesse où ne brillait aucune étincelle d'espoir.

Aujourd'hui, cependant, la situation a radicalement changé. En découvrant qui était ma mère, j'ai compris qu'il était possible de dire non à l'injustice et à l'arbitraire, que les femmes pouvaient décider de ne plus se soumettre !

Lentement, je me redresse.

Charles m'ignore toujours. Nonchalamment appuyé contre un pilier, face à la mer, il observe la fumée qui s'échappe en volutes de son cigare.

D'un coup, je suis submergée par la colère. Comment ose-t-il m'humilier de la sorte ? De quel droit me frappe-t-il ? Je mérite le respect et la bienveillance. Dans mes veines coule le sang d'une femme courageuse et déterminée !

Une idée germe soudain dans son esprit.

Téméraire, presque insensée... Mais si réjouissante ! Je n'ai guère besoin d'y réfléchir, en un instant,

ma décision est prise !

Je me remets debout sous le regard fuyant des hommes d'équipage, puis me rends dans le salon. Là, en toute discrétion, je mets mon plan à exécution. Dix minutes plus tard, je ressors, satisfaite et plus résolue que jamais.

L'ancre a été levée, le bateau commence à bouger. Patienter jusqu'au moment propice met mes nerfs à rude épreuve. Jetant des coups d'œil furtifs à Charles qui n'a pas bougé, je tente de contrôler ma respiration. Observant le yacht qui s'éloigne lentement du quai, j'attends mon heure.

Ça y est, enfin !

Démarrant au quart de tour, je traverse le pont inférieur en courant, prends mon élan et saute !

Ébahis, les curieux qui assistaient au départ poussent un cri de frayeur. Il se mue en soulagement, lorsqu'ils me voient atterrir saine et sauve sur le quai.

Un coup d'œil en arrière m'indique que Charles, lui, a été pris de court. En un éclair, pourtant, sa stupeur se transforme en fureur. Jetant son cigare dans l'eau, il ordonne au capitaine de faire marche arrière.

Moi, je dois aller de l'avant. J'ai dix minutes pour disparaître. Peut-être un peu plus, si la petite surprise que j'ai préparée dans le salon obtient l'effet escompté. Sans la moindre hésitation, je pique un sprint.

Dans mon dos retentit soudain la voix d'un des hommes d'équipage :

— AU FEU !

Je ne me retourne pas. Tout en accélérant, je visualise les précieux livres de comptes qui commencent à partir en fumée...

Dans une cabine que j'ai pris soin de verrouiller.

Avec une clé que j'ai conservée...

Au bout de vingt minutes de course échevelée, je m'arrête. Cachée derrière un arbre, je reprends ma respiration, tout en scrutant les alentours. Personne ne m'a suivie. L'incendie a dû accaparer l'attention de Charles. Son épouse lui est sûrement moins précieuse que ses livres de compte...

Dont il ne doit plus rester que des cendres.

À cause d'une seule et minuscule allumette ! Qui, d'ailleurs, a peut-être été fabriquée par ma mère...

Désormais, mon cher époux aura du mal à gérer sa fortune. D'autant plus qu'elle vient de se réduire comme peau de chagrin ! Enfin, elle n'est pas perdue pour tout le monde...

Un grand sourire sur les lèvres, je tapote ma poche bien remplie. L'avenir s'ouvre devant moi, étincelant d'espoir et de joie, aussi brillant qu'un diamant bleu !

FIN

Chère lectrice, cher lecteur,

Merci d'avoir lu cette nouvelle. J'espère de tout cœur qu'elle vous a plu !

Elle est inspirée d'une histoire vraie : les allumettières québécoises qui, dans les années 1950, se sont organisées en syndicat ont bel et bien existé. En 2002, la municipalité de Gatineau leur a, d'ailleurs, rendu hommage en rebaptisant une grande artère de la ville « Boulevard des Allumettières ». Pour plus d'informations, je vous recommande le site sur lequel je me suis moi-même documentée :

« <http://www.reseaupatrimoine.ca/> ».

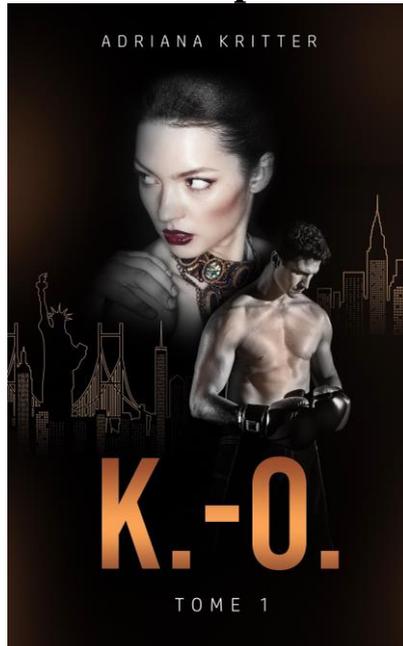
Si vous avez aimé cette histoire et cette héroïne qui prend son destin à bras-le-corps, vous aimerez sûrement mes autres romans : *K.-O.*, *28 jours avant J.-C.* et *Journal d'un (futur ex-) macho* ! Je vous invite à lire le début sur les pages suivantes.

Enfin, si vous avez des questions, des remarques ou si vous voulez me dire ce que vous avez pensé de ma nouvelle, n'hésitez pas à m'écrire à l'adresse suivante : **adriana.kritter@gmail.com**, je vous répondrai avec grand plaisir !

À très bientôt,

Adriana

Une romance à suspense intense et captivante !



- Afin d'échapper à son compagnon violent, Sydney, étudiante en journalisme, quitte New York et se réfugie à Charleston.
- Là, se faisant passer pour un garçon, elle tente de reconstruire sa vie avec l'aide d'une bande de boxeurs et de Jamie, leur séduisant coach.
- Mais, dans l'ombre, le démon du passé est toujours là, prêt à frapper...

**Laissez-vous emporter dans un tourbillon
d'émotions !**

Chapitre 1

New York, 2017

14 h 37. Encore une vingtaine de minutes à attendre. L'air est saturé d'une odeur de caoutchouc brûlé et de transpiration qui me donne la nausée. Dans le hall bondé, la chaleur est étouffante. Le mercure frise les 99° Fahrenheit, c'est rare au mois de septembre. Mon maquillage commence à couler et ma perruque me gratte. Il ne manquait plus que cela ! Je scrute les visages, aucun ne semble suspect.

14 h 45. Les portes s'ouvrent, la file avance.

Soudain, un cri retentit derrière moi. Je sursaute, mon cœur s'emballe. Ce n'est rien, seulement un passager qui a été bousculé. Je tente de contenir la vague d'angoisse qui me submerge en inspirant profondément. Puis, maîtrisant à grand-peine mes tremblements, je prends appui sur ma canne pour me lever. De l'autre main, je saisis la poignée de ma valise, puis m'insère dans la file en trotinant.

Après avoir validé mon ticket, l'employé *Greyhound* dépose mon bagage dans la soute. Je me dirige d'un pas fatigué vers les portes du car.

— Vous voulez que je vous aide, Madame ? demande l'un des voyageurs.

— Avec plaisir ! lui dis-je en faisant chevroter ma voix. À mon âge, tout est difficile !

Il me tend la main et je m'appuie sur lui pour grimper les trois marches. J'y parviens avec force gé-

mississements. Je n'ai pas besoin de faire semblant, mon bras gauche est encore sensible.

En tout cas, mon déguisement fait illusion. Cassandra est vraiment douée. Pas étonnant que tous les réalisateurs se l'arrachent ! Avec sa palette de maquillage et ses pinceaux, elle pourrait métamorphoser Blanche-Neige en Prince charmant et celui-ci en monstre hideux !

Moi, elle m'a transformée en vieille femme. Après m'avoir affublée d'une perruque grise et de fausses dents, elle a accentué mes cernes avec de l'ombre à paupières et dessiné des rides sur mes joues, puis elle s'est occupée de mes mains. En un quart d'heure, je suis passée de vingt-et-un à soixante-dix ans !

Je m'assieds à l'avant du car. De là, j'ai une vue stratégique sur les personnes qui montent. Elles semblent toutes inoffensives. Je croise les doigts.

15 heures. Nous partons. M'enfonçant dans le siège, je pousse un soupir de soulagement. La première étape de mon voyage s'est effectuée sans problème.

L'orage éclate au moment où nous quittons Manhattan par la voie express. Je regarde les rues défiler à travers la vitre mouchetée de gouttes de pluie. C'est comme si je les voyais à travers mes larmes, sauf que je n'en ai plus, je les ai déjà toutes versées.

Les amoureux assis devant moi se murmurent des mots tendres. Ils évoquent leur première rencontre. Pour moi aussi, tout s'était déroulé comme dans un rêve...

C'était il y a deux ans. J'étais restée plus longtemps que prévu à la galerie, les photos que nous devions exposer ayant été livrées tardivement. Je n'avais qu'une hâte : fermer boutique et rejoindre Cassandra au plus vite. Nous ne nous étions pas vues depuis une éternité !

Et nous avions un programme chargé : « Sydney, m'avait-elle dit, maintenant que je suis de retour, il est temps de passer aux choses sérieuses ! Ce soir, nous allons trouver notre prince charmant ! ».

Lorsque je me levai pour partir, la porte vitrée s'ouvrit à la volée et une voix grave retentit.

— Mademoiselle !

De surprise, je lâchai mon sac à main qui tomba par terre. En me retournant, je découvris un homme d'une trentaine d'années en smoking et souliers vernis. Aurolé de lumière, il ressemblait à un ange avec son visage souriant, ses yeux bleus perçants et ses fossettes adorables.

— Il faut que vous me sauviez la vie ! cria-t-il.

— Je n'ai pas l'impression qu'elle soit en danger, lui dis-je, agacée, en me baissant pour ramasser mes affaires.

— C'est parce que vous ne connaissez pas ma mère ! répondit-il en s'accroupissant pour m'aider. Sa fête d'anniversaire commence dans trente minutes et, si j'arrive les mains vides, elle me hachera menu et jettera les morceaux au feu !

— Et vous y pensez seulement maintenant ?

Quand on a une mère psychopathe, on prend ses précautions !

Interloqué par mon ton acerbe, le play-boy tressaillit et leva un sourcil.

— J'ai acheté son cadeau il y a des semaines, répondit-il en me décochant son plus beau sourire, une édition rare d'Anna Karénine ! Je l'ai soigneusement emballé, tout était sous contrôle ! Sauf qu'en venant, j'ai oublié le paquet dans le taxi...

Devant son air dépité, j'éclatai de rire.

— On est un peu distrait...

— On est surtout très inquiet !

— Et vous n'avez pas appelé le chauffeur ?

— Si, mais il emmène un client à l'autre bout de la ville. Il ne revient que dans une heure. Trop tard ! J'ai besoin d'un cadeau au plus vite et votre galerie est le seul endroit du quartier où c'est encore possible ! S'il vous plaît !

Je n'étais pas loin de céder. Cet homme était assez craquant, en fait. Dire non signifiait le condamner à un sort funeste... Cependant, aussi séduisant qu'il fût, je n'avais pas envie de faire attendre Cassandra.

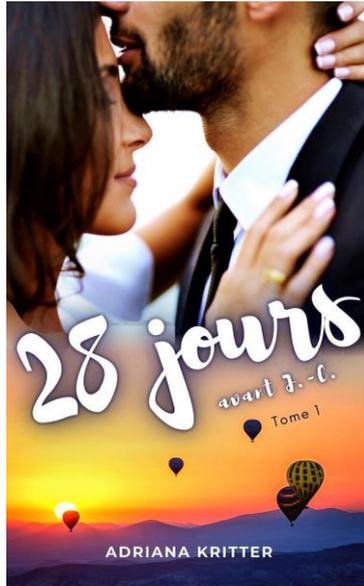
Me voyant hésiter, l'apollon se mit à genoux devant moi et supplia :

— Ma vie est entre vos mains ! (...)

Pour lire la suite, c'est ici :

<https://www.amazon.fr/K-Adriana-Kritter-ebook/dp/B073WGVCRP/>

Une comédie pétillante et virevoltante !



- Jeune Parisienne fraîchement diplômée, Marie croyait tout savoir de Jean-Charles, son fiancé (parfait !), de Capucine, sa meilleure amie (adorable !) et de sa famille, (aimante, malgré ses principes rigides).
- Hélas, lorsqu'un mois avant le mariage, la jeune femme découvre le vrai visage de ceux qui l'entourent, son monde et ses convictions vacillent.
- Elle décide de réagir. Et tout part en vrille ! *28 jours avant J.-C.* : le compte à rebours a commencé...

Laissez-vous charmer par ce *feel-good* plein d'humour, de bonne humeur et d'optimisme !

1.

Le 13 juillet 2017,

Je vérifie une dernière fois mon allure dans le miroir : tailleur pantalon noir, chemisier blanc parfaitement repassé, bottines vernies écarlates, fine chaîne en or pour agrémenter le tout... Je suis parée !

D'un pas décidé, je sors de ma chambre et descends l'escalier en sifflotant. Je m'arrête net en apercevant ma mère, plantée dans le hall, les bras croisés. Son regard sévère s'attarde sur ma tenue. Ne voulant pas la laisser gâcher ma bonne humeur, je m'exclame :

— Comment me trouvez-vous ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Tu sais très bien ce que je pense de ta lubie !

M'exhortant au calme, je réponds d'un ton neutre :

— Il ne s'agit pas d'une lubie. Je vais passer un entretien d'embauche !

— À un mois du mariage, il me semble que tu as mieux à faire, tu ne crois pas ?

Je réprime un soupir d'agacement.

— Ne vous inquiétez pas, tout ira bien !

Ignorant mes paroles d'apaisement, elle insiste :

— Quelle idée de chercher du travail en été ?!

Pour une fois que j'obtiens un rendez-vous, je

n'allais pas cracher dessus ! Cependant, je garde ma réflexion pour moi. Aucun argument logique ne réussira à convaincre ma mère du bien-fondé de ma décision.

Néanmoins, si je veux arriver à l'heure, il faut que je file maintenant ! Pendant qu'elle débite son sermon, je me déplace subrepticement vers la porte. Avec un peu de chance, elle ne s'apercevra même pas de mon départ.

— Tu n'as pas besoin de gagner ta vie ! s'obstient-elle. Après son stage ouvrier, Jean-Charles entre dans l'entreprise de son père, sa carrière sera lancée ! Il est promis à un bel avenir ! Marie ?

Zut ! Elle a repéré que j'étais sortie de son champ de vision ! Je me fige et plaque un sourire poli sur mes lèvres.

— Je dois y aller, Maman. Au revoir !

Je me faufile à l'extérieur avant qu'elle puisse réagir et traverse le jardin en courant. Ou plutôt en trotinant ! Mes hauts talons sont à peine conçus pour la marche, alors pour le sprint ! Malgré cela, ô miracle, je réussis à atteindre le portail sans chute ni interception.

Une fois dehors, je prends une longue inspiration et efface de mon esprit la scène qui vient de se passer. Je regarde autour de moi. L'après-midi s'annonce merveilleux ! Le soleil brille dans un ciel si bleu qu'on se croirait sur la côte bretonne entre deux averses ! Avec de l'imagination – ça tombe bien, je n'en manque pas ! – on pourrait presque comparer les coups de klaxon aux cris des mouettes et les gaz d'échap-

pement aux parfums maritimes ! Pleine d'entrain, je me dirige vers la station « Champ-de-Mars ».

Même le trajet en RER me semble beaucoup plus agréable qu'à l'accoutumée ! Cachée derrière le rideau que forment mes cheveux détachés, je me livre à mon activité favorite dans les transports en commun : lire par-dessus l'épaule de mes voisins.

L'homme assis à côté de moi consulte son horoscope. Malgré mon scepticisme, je ne peux m'empêcher de regarder les prédictions astrologiques qui concernent mon signe. « Finances au beau fixe », « Réussite de vos projets », « Santé florissante », « Amour, gloire et beauté »... Les Vierges sont à l'honneur !

Décidément, tous les indicateurs sont au vert !

Un large sourire étire mes lèvres. Croyant qu'il lui est destiné, un quinquagénaire grassouillet bombe le torse et m'adresse un clin d'œil égrillard. Confuse, je baisse la tête et me recroqueville sur mon siège.

Trente-cinq minutes plus tard, j'arrive à la station « Bonne-Nouvelle » ! Son nom n'est-il pas un excellent présage ? Je sors de la rame d'un pas joyeux. Même les publicités qui d'ordinaire m'agacent me paraissent aujourd'hui presque amusantes ! Je le pressens, mon entretien d'embauche se conclura par une fin heureuse !

Sise dans une rue tranquille et verdoyante, la société de transport « Eur'hop » occupe un bâtiment de verre et d'acier qui dégage une impression de force mêlée de modestie. Exercer la fonction d'assistante de

direction dans un tel cadre doit procurer une belle confiance en soi !

Le cœur battant, je pousse la porte et traverse le hall en direction de l'accueil. La jeune femme à laquelle je me présente m'envoie au troisième étage. Je prends l'escalier. Moins confiné que l'ascenseur, il me permet également d'avoir un aperçu de l'endroit où je travaillerai bientôt, si le ciel est avec moi.

Arrivant à peine essoufflée dans une salle d'attente décorée avec élégance – couleurs pastel, lumière tamisée et moquette épaisse – j'adresse un « Bonjour » joyeux à la cantonade. J'en suis pour mes frais puisqu'il n'y a qu'une seule personne dans la pièce : un grand moustachu d'environ vingt-cinq ans, en pleine conversation téléphonique. Il reste muet et me lance un regard dédaigneux avant de tourner la tête pour discuter plus à son aise.

Malpoli ! Ce n'est pas parce que nous brigüons le même poste qu'il doit se montrer arrogant ! Ignorant son mépris, je vais m'asseoir sur l'unique chaise libre. Hélas, à côté de lui... Ma présence ne l'empêche pas de continuer à parler d'une voix forte. À sa petite amie, semble-t-il, si j'en crois les surnoms gnangnan qu'il lui donne.

Peu après, toutefois, leur causerie prend fin. Mon rival sort un document de sa sacoche et l'examine consciencieusement. Du coin de l'œil, je constate qu'il s'agit de son CV. Je réprime un gloussement. On dirait qu'il est en train de l'apprendre par cœur ! Si c'est le

cas, je ne crains pas la concurrence !

Tiens, c'est amusant, nous avons fréquenté la même école ! En revanche, ses résultats ne ressemblent pas du tout aux miens. Dans le domaine des langues, il ne semble guère plus brillant. Quant à ses loisirs, il accumule les banalités : « musique, lecture et cinéma ». Le pauvre ! Comment veut-il convaincre avec des compétences aussi rachitiques ? Ce n'est pas un curriculum vitae qu'il présente, mais un « curriculum à éviter » !

J'étouffe un rire. Et me le reproche aussitôt après. Je ne devrais pas me montrer si sarcastique, ce n'est pas très charitable de ma part. En attendant, je savoure d'avance mon quart d'heure de gloire warholien. J'ai mis toutes les chances de mon côté ! « Aide-toi et le ciel t'aidera », telle a toujours été ma devise. J'ai anticipé les questions les plus farfelues que l'on pourrait me poser et je me suis préparée aux sujets plus personnels, tels que « Racontez l'événement le plus stressant qui vous soit arrivé ».

Je n'aurais aucun mal à répondre : le jour de ma première communion, l'hostie s'est coincée dans ma gorge. À force de tousser, discrètement d'abord, puis de plus en plus fort, j'ai attiré l'attention de toute l'assemblée. Croyant à une énième bêtise, mon père m'a fusillée du regard. Grâce à une choriste formée aux premiers secours qui a pratiqué sur moi la méthode de Heimlich, l'hostie a été expulsée. J'ai aspiré une grande goulée d'air, les fidèles ont poussé un soupir de

soulagement et le prêtre s'est écrié : « Alléluia ! ».

Au lieu de se réjouir de ma résurrection, mes parents m'ont reproché de me donner en spectacle. Par la suite, n'osant leur parler des cauchemars provoqués par cet étouffement, j'ai dû les supporter toute seule, ce qui prouve ma force de caractère et ma capacité à surmonter les difficultés, qualités très appréciées des recruteurs !

Par contre, je n'aimerais pas que l'on me demande : « Qu'avez-vous fait ces dernières vingt-quatre heures pour rendre quelqu'un heureux ? » Certes, la réponse est facile : hier, j'ai montré à Jean-Charles les sous-vêtements sexy que je venais d'acheter, mais je me garderais bien d'évoquer un épisode aussi intime.

Surtout que je n'ai pas atteint mon but... Au lieu de sauter de joie, mon fiancé pudique m'a grondée : « Ne nous soumetts pas à la tentation, ça te dit quelque chose ? Je te rappelle que nous avons promis de rester chastes jusqu'au mariage ! ».

Tiens, mon amoureux a dû entendre ses oreilles siffler, il vient de m'envoyer un SMS : « Bonne chance pour ton entretien ! Je pense très fort à toi ! ». Il est mignon. Un peu trop prude, mais mignon quand même !

Comme s'ils s'étaient donné le mot, je reçois aussitôt après un texto de Capucine : « Mets-leur en plein la vue ! Tu vas casser la baraque ! ». Je souris. Ma meilleure amie a toujours eu un vocabulaire imagé. Je n'ai pas le temps de leur répondre, la porte s'ouvre.

Un homme dans la force de l'âge, portant un costume bien coupé et une cravate grise, apparaît dans l'embrasure et dit d'une voix lasse :

— Marie Casteulane ?

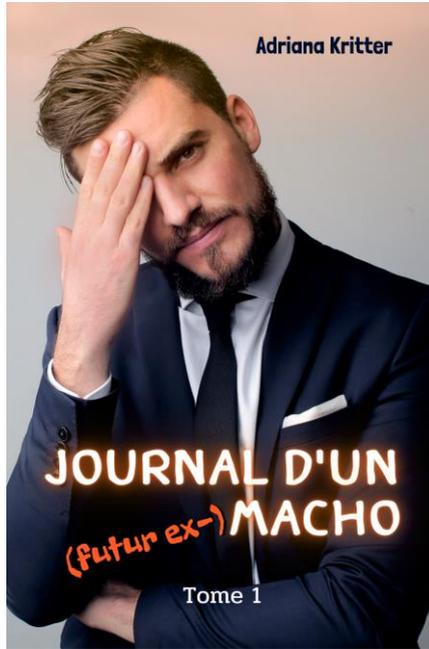
Je me lève d'un bond, presque au garde-à-vous.

— Présente ! (...)

Pour lire la suite, c'est ici :

<https://www.amazon.fr/gp/product/B07W5M2C1T/>

Une comédie romantique débridée !



- **Enzo**, trentenaire sexy, brillant homme d'affaires et séducteur impénitent, a fait de son lieu de travail un terrain de chasse.
- À la suite de plaintes, sa direction lui impose une formation sur l'égalité hommes-femmes animée par **Chloé**, une coach qui n'est pas son genre. Mais alors, pas du tout !

Savourez leur duel aussi fougueux qu'irrésistible !



Chapitre 1

Lyon, de nos jours, 15 janvier, 10 heures

Après deux semaines aux Seychelles, le retour au bureau pourrait avoir un goût amer, mais je me réjouis de retrouver un peu d'actions. Le pluriel s'impose quand on est chargé de la gestion de portefeuille au sein de la plus grosse banque de la région. Même si j'apprécie le sable, les cocotiers et les sirènes en bikini, rien ne remplace l'adrénaline générée par les transactions financières !

En arrivant à l'étage de l'administration, je suis surpris par l'effervescence inhabituelle qui règne dans l'open space. Ce doit être à cause du mauvais temps. Ou des soldes...

Je me présente à l'accueil.

— Bonjour, Enzo ! me dit Charlotte. Le directeur adjoint t'attend. C'est urgent !

Ma conquête d'un soir, qui d'ordinaire pétille de charme et de grâce, semble à présent nerveuse et fatiguée. Que lui arrive-t-il ? Chagrin d'amour ? Dérèglement hormonal ?

Non, je pense plutôt qu'il s'agit d'un problème de voisinage. Sa nouvelle collègue constitue une véritable offense pour les yeux : avec sa chemise verte et sa mine défraîchie, elle ressemble à une laitue flétrie ! En moins sexy !

Voulant égayer l'atmosphère, je m'exclame :

— Vous vous êtes ennuyées ici sans moi, n'est-ce pas ? Comme disait Sartre : « Un seul maître vous manque et tout est dépeuplé » !

Charlotte me lance un regard blasé. Je ne sais pas ce qu'elle a aujourd'hui, mais elle est vraiment chiante ! Et trévisse sur le gâteau, sa collègue se croit obligée d'intervenir :

— En réalité, la citation exacte est : « Un seul ÊTRE vous manque et tout est dépeuplé ». Et elle est tirée d'un poème de Lamartine.

Pourquoi elle l'ouvre, celle-là ? On ne l'a pas sonnée, la batavia ! Je la fusille du regard. Se ratatinant sur son siège, elle baisse la tête et se cache sous les bouclettes jaunâtres qui lui servent de cheveux. Je me suis trompé de salade : cette fille, c'est une frisée !

— J'aimerais qu'on discute, murmure Charlotte. En privé. On peut se voir au déjeuner ?

Toutes ces femelles commencent à me courir sur le haricot ! Pourtant, je suis réglo : à chaque rendez-vous, je préviens : « il s'agit juste d'un plan cul. Zéro engagement, zéro sentiment, donc zéro déception ! » Mais non, il faut toujours qu'elles s'accrochent, qu'elles pleurnichent... Je pousse un long soupir et réponds :

— Même si nous avons passé un bon moment ensemble, je préfère qu'on reste amis.

— C'est important. Je...

La sonnerie de son téléphone l'interrompt. Sauvé

par le ding dong ! D'un air contrarié, Charlotte décroche le combiné. Après avoir écouté puis raccroché, elle annonce :

— Christian Gauthier s'impatiente.

Je saute sur l'occasion.

— J'y vais ! dis-je en m'éloignant. À plus tard !

Voilà une expression que j'adore : elle n'engage à rien !

Je traverse l'open space à grandes enjambées et frappe à la porte. Elle s'ouvre aussitôt. Cricri me fait signe d'entrer.

— Assieds-toi, Enzo.

Le ton sinistre de mon ami m'intrigue. En m'installant face à lui dans un confortable fauteuil en cuir, je me fends d'un petit conseil :

— Tu devrais aller aux Seychelles, rien de tel pour se refaire une santé ! Surtout quand tu passes la journée – et la nuit – en charmante compagnie...

Il hoche la tête par politesse. Étrange... D'habitude, il insiste pour me soutirer les détails croustillants ! Qu'ont-ils tous, aujourd'hui ?

Soudain, j'ai une révélation !

— Le Père Fouras est parti à la retraite !

Cricri fronce les sourcils.

— Ne l'appelle pas comme ça. C'est un type bien. Et il a beaucoup souffert de ce surnom que tu lui as donné.

— Admets-le : chaque fois qu'on se retrouvait face à lui, on se croyait transporté à Fort Boyard !

Il lève les yeux au ciel. Je continue sur ma lancée :

— Tu connais celui qui l’a remplacé aux ressources humaines, c’est ça ? Et vu ta tête, on a du souci à se faire !

— Toi, surtout !

— Que veux-tu dire ?

— En fait, le nouveau DRH est...

Il s’arrête au milieu de sa phrase : la porte de son bureau vient de s’ouvrir.

—...justement là ! s’écrie-t-il en me lançant un regard d’avertissement.

Affichant un grand sourire, il se précipite pour accueillir la personne qui s’avance vers nous.

Je suis sous le choc.

Non seulement le directeur est une directrice, mais, en plus, c’est une bombe ! Comme le loup de Tex Avery, je ressens tout à coup l’envie de hurler à l’amour. Et un besoin urgent de me faire gérer les ressources ! (...)

Pour lire la suite, c’est ici :

<https://www.amazon.fr/gp/product/B086WMNXWV/>

À bientôt !